

L'intertextualité sous le prisme de la théorie de l'évolution

Émilie Etemad
Université Rennes 2

Le texte peut s'approcher par
définition, mais aussi (et peut-être
surtout) par métaphore.

R. Barthes, « Théorie du texte »

Champ scientifique et champ littéraire partagent parfois un vocabulaire commun : la sémiologie est, ainsi, en premier lieu l'étude des symptômes médicaux avant d'être employée en linguistique puis en analyse poétique. De même, l'étymologie du mot « texte », ce tissu, nous inviterait à en saisir l'anatomie profonde. Corps du texte et corps biologique peuvent être liés

fantasmatiquement dans l'esprit des théoriciens. Mais étonnement, ce n'est pas uniquement du point de vue des théoriciens littéraires que l'analogie fonctionne : elle circule aussi du côté des sciences du vivant.

Or, il arrive que les ponts entre littérature et biologie, présentés comme des outils pour clarifier le discours, aboutissent à le rendre plus opaque. Mais aussi, et c'est le second point qui nous intéresse, que ces échanges en viennent à engendrer une nouvelle proposition fictionnelle, une réécriture entre science et littérature à partir d'un hypotexte littéraire. On développera, dans cet article, un exemple précis de cette intertextualité particulière à partir d'une mise en regard d'un hypotexte littéraire, « La bibliothèque de Babel » de Jorge Luis Borges, rédigée en 1941, et son hypertexte scientifique, *La théorie de l'évolution. Une logique pour la biologie*, publié en 2000 par Patrice David et Sarah Samadi.

Une parabole à l'usage de la vulgarisation scientifique : la Bibliothèque de Babel

Dans le premier chapitre de leur ouvrage, Patrice David et Sarah Samadi introduisent les « Principes fondateurs de la théorie de l'évolution » par le recours à une métaphore. Ils évoquent d'abord le comparant que sera la typographie, en référence à un premier texte du biologiste Richard Dawkins : *L'Horloger aveugle*. Ils écrivent :

Richard Dawkins a proposé d'expliquer les grands principes de l'évolution à partir d'une métaphore typographique, où les êtres vivants sont représentés par des textes recopiés sans relâche mais avec des possibilités d'erreur. Si nous reprenons

et élargissons cette métaphore pour expliquer la mécanique de la théorie, le monde vivant devient une bibliothèque géante dont il faut expliquer la constitution et la construction. (p. 18)

Le code génétique est ainsi comparé au code linguistique où un gène équivaut à un caractère typographique et la démonstration permet de passer des phrases aux œuvres (de l'ADN aux individus), puis des œuvres à la bibliothèque (des individus aux espèces). La figure de style (métaphore, puis parabole dans la suite du discours) est pertinente puisqu'elle opère à différentes échelles et présente la manière dont les strates s'organisent les unes par rapport aux autres dans la construction du vivant.

Les auteurs poursuivent et passent de Richard Dawkins à Jorge Luis Borges :

Jorge Luis Borges, dans *Fictions*, a imaginé une « bibliothèque de Babel » qui contiendrait tous les livres possibles avec un nombre fini de caractères. Dans cette bibliothèque se trouvent des livres qui ont un sens, comme ceux de Shakespeare et de Dickens, mais perdus au milieu d'un fatras innombrable de livres dépourvus de sens. Les êtres vivants ressemblent aux livres de Shakespeare et de Dickens : ils ont d'une certaine manière un sens. Bien que n'ayant pas été constitués par un auteur avec une intention précise, ils présentent de nombreuses apparences de *téléonomie* : grossièrement, ils ont l'air « bien faits » pour assurer des fonctions (respiration, reproduction) ou répondre aux contraintes du milieu. (p. 19)

De la « bibliothèque géante » on arrive à la « bibliothèque de Babel », en référence à un hypotexte précis qui n'est plus scientifique mais littéraire. La présentation du texte est déjà une altération puisque la nouvelle de Borges ne fait pas figurer les noms de Shakespeare et de Dickens. Le narrateur de Borges précise par ailleurs que, contrairement à ce qu'écrivent David et Samadi, il n'existe aucun livre qui soit un non-sens absolu. S'il signale d'abord la « nature informe et chaotique de presque tous

les livres » (Borges, 2010b, p. 497), il précise par la suite que ce chaos n'est qu'apparent et cache un ordonnancement divin. Au regard de la nouvelle de Borges, tous les livres sont « bien faits ». L'hypotexte est donc remanié dans le discours scientifique, qui gomme l'aspect kabbalistique de la référence littéraire.

Chez Borges, la Bibliothèque est l'ouvrage d'un dieu, une combinatoire finie qui se répète de manière périodique, à l'infini. Si les êtres vivants n'ont pas « été constitués par un auteur avec une intention précise » (David et Samadi, p. 19), la Bibliothèque semble bien en posséder une. Le texte borgésien présente une vision fixiste et finaliste de la Bibliothèque, une cosmologie ordonnée par un horloger invisible pour toute éternité. Le nombre d'ouvrages est fini, limité par une combinaison établie de 25 signes répartis en 410 pages de 40 lignes. Les perspectives diffèrent donc de l'hypotexte à l'hypertexte : Dieu organisateur, Auteur tout puissant, chez Borges, mécanismes naturels sans finalisme chez Patrice David et Sarah Samadi — on passe d'une *téléologie* à une *téléonomie*.

Cette Bibliothèque « infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète » (Borges, 2010b, p. 498), invalide la pertinence d'un rapprochement entre la représentation borgésienne et une explication des mécanismes de l'évolution.

D'une bibliothèque universelle à une république mondiale des lettres

Patrice David et Sarah Samadi poursuivent en opposant le modèle d'une littérature *universelle* fixée de toute éternité dans un nombre fini à une littérature *mondiale* non délimitée :

La littérature mondiale ne contient pas tous les livres possibles ayant un sens, et les œuvres qu'elle contient ne peuvent être décrétées comme les « meilleures possibles ». De même, le monde vivant n'est pas optimal. Il ne contient pas tous les êtres vivants « bien faits » possibles et les êtres vivants existants ne sont pas parfaits. [...]. Pour comprendre le monde vivant, il faut donc expliquer pourquoi il est « bien fait » sans être parfait. Dans notre métaphore, il faut comprendre pourquoi la littérature mondiale, contrairement à la bibliothèque de Babel, ne contient que des livres comme ceux de Shakespeare et Dickens. (p. 19, je souligne)

La métaphore est développée comme « scénario » et nous invite à considérer l'ensemble de la littérature mondiale sous le prisme de la théorie de l'évolution, à faire jouer les articulations entre univers littéraire et sciences du vivant. Aucune œuvre n'est « parfaite » mais toute œuvre est « bien faite » dans le sens où elle est adaptée à son environnement. En poursuivant cette idée, cela signifie qu'une œuvre qui n'est plus adaptée disparaît ou se conserve comme trace fossile : c'est cette perspective que semble privilégier un auteur comme Franco Moretti dans *Graphes, cartes, arbres* lorsqu'il revient sur les 99 % des œuvres oubliées par l'histoire littéraire. La métaphore nous invite aussi à définir les paramètres qui composent cet environnement, cet écosystème littéraire, par contamination du comparé sur le comparant. C'est ainsi que Franco Moretti en vient à utiliser la représentation graphique darwinienne (l'arbre de la phylogénèse) dans son essai de classification littéraire. Les représentations circulent ainsi d'un champ du savoir à l'autre.

Mémoire et mélancolie de la littérature

On peut à présent revenir sur la représentation de la littérature qui circule dans les deux textes. La parabole borgésienne pose

hypothétiquement une littérature totale qui serait *déjà* écrite, la bibliothèque de Babel contenant « tous les livres possibles ». Or cette représentation fantasmée d'une production quantifiable semble être présente depuis des siècles dans l'imaginaire littéraire. Dans « La Bibliothèque totale », publiée en août 1939 dans le numéro 59 de la revue *Sur*, Borges revient sur son historicité. Il signale que l'idée d'un jeu combinatoire de lettres fini s'étend sur « vingt-quatre siècles », passe par les figures de Leucippe à Aristote jusqu'à Lewis Carroll, Kurd Lasswitz avec sa nouvelle « La bibliothèque universelle » ou encore Aldous Huxley via son hypothèse du « singe savant »¹. On songe aussi au constat de Mallarmé dans « Crise de Vers » : « Plus ou moins tous les livres contiennent la fusion de quelque redite comptée ». Selon Tiphaine Samoyault, cet imaginaire de l'intertextualité désignerait à la fois la mémoire et la mélancolie de la littérature. L'auteur y mentionne aussi l'ouvrage qui sert d'épigraphe liminaire à la nouvelle de Borges, *L'Anatomie de la mélancolie* de Robert Burton : « By this art you may contemplate the variation of twenty three letters... »².

La nouvelle de Borges renvoie à la fois à l'idée d'une production finie d'ouvrages et à la conscience douloureuse ou cauchemardesque de cette finitude. Le choix de l'hypotexte nous invite, en tant que littéraires, à interroger la validité de nos représentations, à revenir sur ce qu'est, justement, la bibliothèque *mondiale*, réelle, et non plus la bibliothèque

¹ Pour les sources littéraires et philosophiques qui ont nourri Borges, voir 2010a (p. 1578-1591), où Borges convoque les auteurs qui exposent une vision combinatoire de la littérature.

² Burton, *The Anatomy of Melancholy*, part II, sect. II, ment. IV. Traduit dans Borges (2010b, p. 496) par : « Par ce stratagème, vous pouvez contempler la variation des vingt-trois lettres... ».

universelle, fantasmée. Le vers de Mallarmé comme la nouvelle de Borges nous proposent en effet une vision en apparence fixiste, non évolutive, de la littérature — « Tout est dit et l'on vient trop tard³ » — mais cette vision inquiétante nie le principe même de l'évolution, au cœur de l'ouvrage de Patrice David et Sarah Samadi, s'en tenant simplement à une combinatoire fixée d'avance. Par retour du comparé sur le comparant, nous sommes donc invités à reconsidérer cette vision très particulière de la littérature proposée par Borges, mentionnée dans de nombreux ouvrages traitant de l'intertextualité⁴.

Réécriture scientifiques : de l'intertextualité à l'invention

Le texte de David et Samadi ne se contente pas de citer la parabole borgésienne, il la réécrit. Pour présenter un mécanisme évolutif et non fixiste, les auteurs doivent en effet corriger le comparant non évolutif et fixiste.

Le mécanisme intertextuel embraye ainsi sur une invention fictionnelle : « Imaginons le scénario suivant » : on passe de la bibliothèque de Babel à la bibliothèque mondiale pour aboutir à « notre bibliothèque » (David et Samadi, p. 20).

³ Pour reprendre l'expression de La Bruyère en ouverture des *Caractères* (1688) : « Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. »

⁴ La référence est en effet convoquée dans les manuels d'Anne-Claire Gignoux, Nathalie Piégay-Gros, Sophie Rabau et Tiphaine Samoyault, qui présentent et théorisent l'intertextualité.

Or, dans la bibliothèque de David et Samadi, l'activité semble se réduire à de la copie :

Le premier point à résoudre est celui de la perpétuation des livres, à travers un processus de *réplication*. Imaginons le scénario suivant. Dans notre bibliothèque, ce sont des copistes qui ont en charge cette tâche. Chaque jour, ils se mettent au travail, recopient tous les livres présents en un certain nombre d'exemplaires et jettent les vieux livres abîmés. On obtient ainsi une collection d'entités, les livres, qui se reproduisent (copie) et meurent au bout d'un certain temps. Les générations de livres se succèdent au cours du temps. Au commencement de l'histoire de la bibliothèque, il n'y a qu'un seul livre qui ne contient qu'un petit mot, voire une lettre isolée, mais peu à peu, la bibliothèque se peuple de nombreux livres, copies indirectes de ce lointain ancêtre.

Le « scénario » proposé reprend des éléments de la nouvelle de Borges et la réécriture de l'hypotexte ne corrige pas fortement la représentation (déliante) première quant à la genèse littéraire. La production littéraire est toujours figée, réduite à une *copie* comme dans l'hypotexte ; il ne s'agit plus de création mais de reproduction.

D'autre part, les auteurs modifient l'hypotexte où *tous les livres* possibles existent déjà dans un hypertexte où les livres *évoluent*, où de nouvelles combinaisons émergent au sein même de la bibliothèque à partir d'un ancêtre commun composé « d'un petit mot, voire une lettre isolée ». L'imaginaire borgésien est ainsi profondément modifié par la perspective biologique des auteurs : c'est une réécriture avec altération. Tout comme Borges allait puiser dans la nouvelle allemande de Kurd Lasswitz, « La bibliothèque universelle » (1904) pour la modifier, les auteurs de *La Théorie de l'évolution* reprennent la référence borgésienne pour la faire entrer dans le cadre d'une

présentation autre, évolutive. C'est donc bien à une réécriture du motif borgésien que le lecteur a affaire.

Expliquer le vivant à partir d'une image mortifère

Dans l'hypotexte borgésien, la représentation se construit sur un fond inquiétant, à rebours de la vie. Il est ainsi fait mention à deux reprises de l'augmentation des suicides chez les hommes et du sentiment d'une fin de l'espèce :

Je crois avoir mentionné les suicides, chaque année plus fréquents. Peut-être suis-je égaré par la vieillesse et la crainte, mais je soupçonne que l'espèce humaine — la seule qui soit — est près de s'éteindre, tandis que la Bibliothèque subsistera [...].
(Borges, 2010b, p. 498)

Il est donc étonnant d'introduire une théorie de l'évolution de la vie à partir d'un hypotexte littéraire qui réduit le vivant à une seule espèce et postule la fin imminente de cette espèce. Si la métaphore est élégante, elle est à interroger quant à sa pertinence.

On pourrait ainsi souligner deux réserves principales quant à ces jeux intertextuels. D'un point de vue scientifique, il n'y a pas d'équivalence stricte entre le gène et le caractère typographique, entre un livre et un être vivant, entre une bibliothèque et des espèces.

D'un point de vue littéraire, le rapprochement est contre-productif par rapport au fonctionnement réel de l'engendrement littéraire. Le scénario présente un rapport généalogique entre les textes qui, en plus d'être faux, constitue aussi ce contre quoi la critique s'est battue. Julia Kristeva

comme Roland Barthes ne cessent de dénoncer la filiation littéraire stricte, l'image d'un ancêtre commun repérable pour les textes là où la biologie les remet au centre de son discours.

Pour résumer, la Bibliothèque de Borges ne renvoie pas à une représentation fidèle de l'émergence littéraire, de la productivité littéraire, de ce qui fonde l'évolution littéraire. C'est finalement un comparant peu plausible aussi bien pour le discours scientifique que pour la théorie de l'intertextualité qui est sélectionné par nos auteurs. L'hypertexte scientifique semble oublier que son hypotexte joue sur les limites de la logique : on reconnaît dans la nouvelle de Borges les jeux combinatoires et le *nonsense* d'un Swift, d'un Sterne ou d'un Carroll⁵.

Quand l'image fait défaut

En définitive, la littérature offre-t-elle des métaphores pertinentes au discours scientifique ? Dans le cas de l'ouvrage cité, la réponse serait plutôt négative. Quand Jean-Claude Ameisen analyse l'utilisation de ces figures dans *Écrire la science*, il souligne que métaphores ou paraboles sont aussi nécessaires que potentiellement dangereuses :

⁵ Borges lui-même relève le caractère délirant de sa représentation dans « La Bibliothèque totale » : « L'une des habitudes de l'esprit consiste à inventer des horreurs imaginaires. Il a inventé l'Enfer, il a imaginé les idées platoniciennes, la chimère, le sphinx, les nombres transfinis anormaux (dans lesquels la partie n'est pas moins abondante que le tout), les masques, les miroirs, les opéras, la tératologique Trinité : le Père, le Fils, et le Spectre insoluble, articulés en un seul organisme... J'ai tenté, moi, de sauver de l'oubli une horreur subalterne : la vaste Bibliothèque contradictoire, dont les déserts verticaux de livres courent le risque incessant de se changer en d'autres déserts et qui affirment tout, nient et confondent tout comme une divinité en délire. » (2010a, p. 1581)

Je crois que les métaphores sont indispensables quand on veut évoquer des domaines nouveaux, car pour parler de ce qui est nouveau, il faut faire référence à ce qui est familier, déjà connu. Le généticien Richard Lewontin disait qu'on ne peut pas faire de science sans utiliser un langage empli de métaphores, mais que le prix à payer est « une éternelle vigilance. ». (p. 27)

Inversement, la théorie littéraire peut-elle à bon escient puiser dans le vocabulaire des sciences du vivant ? Que l'on songe aux concepts forgés par Julia Kristeva au moment même où elle théorise l'intertextualité, le *phéno-texte* et le *géno-texte*. Dans *Semiotiké. Recherches pour une sémanalyse*, le *géno-texte* n'est pas l'équivalent linguistique du génotype et le *phéno-texte* l'équivalent du phénotype. On pourrait être tenté de proposer une symétrie des fonctionnements mais en réalité, les préfixes communs renvoient plutôt à des mécanismes opposés⁶.

En puisant dans un lexique ou dans des références réciproques, biologistes et littéraires ont donc peut-être abouti à ne plus parler la même langue, à ne plus se situer sur la même branche évolutive des savoirs.

Bibliographie

AMEISEN, Jean-Claude et Yves BROHARD. (2007), *Quand l'art rencontre la science*, Paris, La Martinière, INSERM.

⁶ Le texte, saisi comme une *germination* (le terme est de l'auteur), n'est que phénomène. Un phénomène linguistique d'abord, saisi dans une structure : le *phéno-texte* auquel s'ajoute la prolifération de sens dans l'interaction du texte, de son récepteur et du contexte, le *géno-texte*. Le *génotexte* est germination des signifiants ; il ne désigne donc pas une genèse mais un engendrement constant. L'organisation des unités minimales linguistiques, des phonèmes, se situeraient dès lors plutôt du côté du *phéno-texte*.

- AMEISEN, Jean-Claude, Étienne KLEIN et Dominique LEGLU. (2010), *Écrire la science*, Palaiseau, Presses de l'ENSTA.
- BARTHES, Roland. (1973), « Théorie du texte », dans *Encyclopaedia Universalis*, t. XV, p. 1013- 1017.
- . (1984), *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil.
- BORGES, Jorge Luis. (2010a [1939]), « La Bibliothèque totale », dans *Fictions, Œuvres complètes*, t. I, traduction par Roger Caillois, Nestor Ibarra et Paul Verdevoye par Jean-Pierre Bernès, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».
- . (2010b [1941]), « La Bibliothèque de Babel », dans *Fictions, Œuvres complètes*, t. I.
- DAVID, Patrice et Sarah SAMADI. (2000), *La Théorie de l'évolution. Une logique pour la biologie*, Paris, Flammarion, coll. « Champs université ».
- DEUTSCH, Jean. (2012) *Le Gène. Un concept en évolution*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte ».
- GIGNOUX, Anne Claire. (2005), *Initiation à l'intertextualité*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et études – Initiation à... ».
- KRISTEVA, Julia. (1969), *Semiotiké. Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil.
- MORETTI, Franco. (2008), *Graphes, cartes et arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Paris, Les Prairies Ordinaires, coll. « Penser/Croiser ».
- PIÉGAY-GROS, Nathalie. (1996), *Introduction à l'intertextualité*, Paris, Dunod.
- RABAU, Sophie. (2002), *L'Intertextualité*, Paris, Flammarion, collection « GF Corpus ».
- SAMOYAUULT, Tiphaine. (2001), *L'Intertextualité. Mémoire de la littérature*, Paris, Armand Colin, coll. « Littérature 128 ».

Résumé

Cet article propose d'analyser un exemple précis de dialogue intertextuel entre champ scientifique et champ littéraire et interroge la pertinence de l'usage d'une parabole littéraire dans le discours scientifique. On présentera ainsi la réécriture d'un texte de Jorge Luis Borges, « la Bibliothèque de Babel », dans *La Théorie de l'évolution. Une logique pour la biologie* par Patrice David et Sarah Samadi, publié en 2000. Il s'agira de constater qu'au-delà du jeu intertextuel, le texte scientifique propose l'invention d'une nouvelle fiction à même de satisfaire ses attentes didactiques. Or cette représentation interroge aussi notre propre imaginaire de la littérature.

Abstract

This article's intent is to analyze a particular example of intertextual dialogue between science and literature. It also proposes to question the relevance of literary parables in scientific speech. In order to do so, the rewriting of a text from Jorge Luis Borges, "The Library of Babel", in *La Théorie de l'évolution. Une logique pour la biologie* by Patrice David and Sarah Samadi, published in 2000, will be introduced. Beyond the intertextual game, the scientific text proposes the invention of a new fiction able to satisfy its didactic expectations. In addition, this representation also questions our literary imaginary in itself.